

LA PREMIÈRE COMMUNION.—(Voir la poésie : *Les cinq voiles*)

LES CINQ VOILES

Le premier voile de Jemmy,
D'un lin aussi blanc que la neige,
L'innocente vierge le mit
Pour se joindre au charmant cortège
Des saintes filles de Sion,
Le jour le plus beau de la vie :
La première communion,
Que nul chrétien jamais n'oublie.

Non moins éclatant de blancheur,
Son second voile à son visage
Permit d'abriter sa pudeur,
Le grand jour de son mariage.
La couronne en fleurs d'oranger
Qui le retenait sur sa tête
Semblait à chacun présager
De longs lendemains à la fête.

Au bout d'un an, pourtant, un soir,
Hélas ! dans la même chapelle,
Un autre voile en crêpe noir
Remplaçait la blonde dentelle.
Après un éternel adieu,
L'époux qu'avait choisi son âme
Était remonté près de Dieu ;
Seule restait la pauvre femme.

Six mois plus tard, dans un couvent,
Elle prenait enfin le voile,
Sous lequel, beaucoup trop souvent,
Pâlit plus d'une vive étoile.

La veuve, atteinte par le sort,
Du Christ devint la fiancée,
Tout en gardant jusqu'à la mort
Du défunt la douce pensée.

Ah ! qu'il est donc loin, le berceau
Rose et soyeux de sa naissance !
Comme à la porte du tombeau,
Elle endure une âcre souffrance.
Il ne lui reste, dans sa nuit,
Plus qu'un voile encor qu'elle espère
Ne pas trop attendre aujourd'hui :
Ce sera son drap mortuaire !

ADOLPHE ROSAY.

ANTICOSTI

SON AVENIR.—LE RAPPORT DE M. PAUL COMBES.—NOS TERRITOIRES DE CHASSE

Parmi le flot de conceptions étranges que l'on prête à M. Ménier, il en est deux qui se séparent nettement des autres par leur intelligence et leur sens pratique. Je veux parler des projets qui consistent à transformer Anticosti en un immense parc d'élevage des animaux à fourrure, tout en exploitant, d'autre part, les pêcheries du littoral de cette grande île.

Tous ceux qui connaissent bien ces parages féliciteront M. Ménier de s'être arrêté à ces combinaisons,

qui lui fourniront les bases d'une colonisation solide et l'emploi rémunérateur de ses capitaux.

Les propriétaires précédents, loin de donner à la chasse et à la pêche toute l'attention qu'elles méritaient, semblent avoir pris à tâche d'en entraver le développement. Imitant, fort inintelligemment à mon avis, la compagnie de la baie d'Hudson et les grandes sociétés de pêche, ils ont cru devoir s'en tenir à l'exploitation pure et simple du pêcheur et du chasseur. Ils n'ont pas compris, quelque étonnant que cela puisse paraître chez des Anglais, dont le sens commercial ne saurait être mis en doute, combien ils auraient gagné à l'abandon des anciens errements au profit de l'exploitation méthodique et directe de la chasse et de la pêche.

Ils avaient, cependant, sous les yeux des exemples frappants. Ils voyaient, chaque jour, les goélettes américaines contraintes de pêcher au large, s'enrichir sur des fonds où leurs pêcheurs n'échappaient à la disette noire qu'avec la plus extrême difficulté. Ils n'ont pas voulu conclure de ce fait la conséquence indiscutable qui en surgissait.

Au lieu d'encourager l'augmentation du tonnage des barges et le perfectionnement des engins de pêche, ils ont continué à imposer aux pêcheurs de lourdes redevances, et le vide s'est fait autour d'eux. Encore une année ou deux de ce régime, et il ne restait à Anticosti que les employés du Dominion, la légende de Gamache et le souvenir de la charité de David Tétu.

Leur action sur la chasse ne fut pas moins pernicieuse. Chaque pelleterie était taxée, et il tombe sous le sens que le trappeur avait tout intérêt à s'emparer du plus grand nombre de fourrures possible, sans se préoccuper des époques de prohibition.

Peu semblait importer, d'ailleurs, aux propriétaires, qui ne firent jamais aucun effort pour protéger les bêtes à fourrure et tentèrent bien moins encore pour aider à leur multiplication.

Trop sensés pour diriger leurs efforts vers la grande culture, trop pratiques pour exposer des capitaux dans des entreprises à longs termes, les MM. Stockwell n'ont dû leur insuccès qu'à un déplacement de conception. S'ils eussent exploité directement la chasse et la pêche, au lieu d'exploiter le chasseur et le pêcheur, leur succès était assuré.

Que va faire M. Ménier ? A quel projet va-t-il s'arrêter ? De quelle manière se propose-t-il de comprendre les ressources du pays dont il est devenu l'un des grands propriétaires ? Je ne sais trop. Et, en vérité, il m'importerait bien peu, si je ne m'intéressais tant à sa réussite ou, pour mieux dire, si je ne m'intéressais de toutes mes forces au développement industriel d'une région que j'étudie depuis vingt ans et que je crois digne des plus grands efforts.

* * *

Avant d'acheter, M. Ménier a dû réunir les données les plus certaines et les documents les plus sérieux concernant l'île d'Anticosti. Il en existe un certain nombre. Néanmoins, il a cru devoir les faire contrôler par M. Paul Combes, dont j'ai le rapport sous les yeux.

Ce rapport semble très bien fait, mais à côté d'incontestables vérités, il contient de très grandes erreurs qu'il eût été facile d'éviter et qu'il eût été convenable d'exprimer en d'autres termes.

Dans son introduction, M. Paul Combes nous apprend qu'il a passé treize jours, tout autant sur l'île dont il était chargé d'étudier les ressources, puis il écrit :

“ D'après l'impression générale, l'île d'Anticosti était si peu connue, que l'on peut faire table rase des documents rares, incomplets et fautifs, que l'on possédait à ce sujet.”

Il ajoute, page 36 : “ Anticosti n'a jamais été visitée par des hommes capables de bien voir ce qu'elle valait, ” et a le soin d'employer des italiques pour affirmer cette inexactitude peu courtoise, tant il craignait, sans doute, qu'elle fût inaperçue.

Il semble avoir ignoré les travaux du lieutenant de génie Braddley en 1837, et il a négligé de lire l'ouvrage du général sir Richard Bonnycastle. Il n'a point su qu'en 1852, M. Corbett avait exploré l'intérieur de l'île et il n'a jamais eu connaissance de la monographie